se!.... Que la paix soit sur elle!.... Je puis pleurer mon enfant mort, mais je dois encore veiller sur Hernandès.

XV

LE MYSTÈRE DE LA RUE DE PRONY.

Le chef de la Sûreté venait d'entrer dans son bureau, à 9 heures du matin.

Il allait s'asseoir, ouvrir sa correspondance, quand le chef du cabinet du Préfet de police accourut le prévenir que le Préfet l'attendait.

Le commissaire de police du quartier Monceau venait de faire savoir qu'il avait été appelé par les domestiques d'une femme galante habitant un hôtel rue Prony.

La femme de chambre, en voulant, le matin, traverser le salon pour entrer dans la chambre de sa maîtresse, l'avait trouvée étendue sur le tapis, la figure convulsée, avec une écume figée au coin des lèvres comme si elle était morte d'une violente attaque d'épilepsie.

Rien dans la vie de cette femme ne faisait prévoir à ceux qui l'entouraient une mort aussi rapide. Elle avait donné récemment des fêtes qui avaient trouvé à la première page de certains journaux un écho sympathique. C'était chez elle une de ces maisons du demi-monde où l'on s'amuse follement.

La première enquête du commissaire n'avait pas donné de grands résultats : il s'était borné à constater les choses, à faire constater les faits même et à attendre l'arrivée de ses supérieurs.

Quand, peu de temps après le Préfet, le chef de la Sûreté traversera le corridor, il rencontra, qui venait pour son service, un agent petit, trapu, tout rond, à la figure sympathique, aux yeux éveillés hérissant l'intelligence et de malice, avec une voix de baryton qui sonnait franchement.

—Il y a du nouveau, Paume, lui dit le chef, tous aurons peut-être besoin de vous.

—Quoi donc?

—On a trouvé la Lorelly morte chez elle.

L'agent Paume eut comme un geste de mécontentement.

—Je n'aime pas ces affaires de femme. Elles recoivent tant de monde que les pistes se perdent. Les assassinats de filles nous portent malheur.

—Oui, dit le chef en tortillant de ses doigts sa moustache rousse; pour un de pincé dix qui se sauvent.... Cependant, nous avons été, en beaucoup d'occasions, plus heureux que nos devanciers.

—Espérons que, pour celle-là, nous réussirons, dit Paume.... D'autant mieux que la Lorelly était de celles qui font un choix, qu'elle pouvait donner des renseignements, mais qu'elle ne racontait pas les hommes de police de l'œil dans le promenoir de l'Eden ou à la porte des cafés de nuit.

Le juge d'instruction et son greffier étaient prêts à partir quand le chef de Sûreté les rejoignit.

Ils montèrent dans la même voiture.

A la porte de l'Hôtel de la Lorelly, le commissaire du quartier les attendait.

Il avait pris trois gardiens de la paix avec lui pour le service d'ordre, car déjà une foule de curieux se pressait dans la rue : le bruit de la mort de cette femme, si connue du Paris qui s'amuse, s'était répandu comme une traînée de poudre; tout de suite, on avait dit qu'elle avait été assassinée; et des détails terribles, qui faisaient battre le cœur de toutes les femmes et qui les faisaient pâlir, circulaient de bouche en bouche.

Dans les groupes on causait avec une animation fébrile.

Il y avait dans cette rue, généralement si tranquille, un mouvement extraordinaire.

A l'arrivée des magistrats, le silence se fit soudain, et toutes les têtes se tendirent dans un mouvement de curiosité, mêlé d'un respect craintif.

Le juge, son greffier et le chef de la Sûreté entrèrent tout de suite dans la maison, écoutant d'une oreille attentive les paroles du commissaire qui s'excusait auprès d'eux et qui les mettait au courant en peu de mots.

Les domestiques effarés s'effacèrent pour le laisser passer.

—Et surtout, pas un de vous ne sorte! dit le chef de la Sûreté en se tournant vers eux d'un mouvement brusque de tête.

Ils tressaillirent comme si déjà le soupçon tombait sur eux.

Les magistrats entrèrent dans le salon où gisait la Lorelly.

Elle était dans la posture où Hernandès l'avait impitoyablement laissée : elle avait dû mourir dès qu'il eut fermé la porte derrière lui.

Tous ses membres s'étaient raidis comme dans un suprême effort de tension. Les paupières étaient relevées, les yeux dilatés gardant encore dans leur fixité épouvantée qui avait connu hallucinée leur dernier regard. La peau était marbrée de taches étranges. Ses lèvres étaient souillées d'une écume sanglante.

Cette femme qui vait été un charme pour les yeux et qui laissait dans le sillon odorant de son passage comme des éruptions de ferventes désirs, cette femme qui s'était si vite familiarisée avec la lave et les séductions et qui avait marché dans la vie comme une reine de plaisir, cette femme était horrible à voir, là, sur ce tapis qui portait l'empreinte de son corps affaissé.

Un médecin du quartier avait été chargé de procéder aux constatations premières.

Il eut à peine besoin de se pencher sur elle pour dire :

—Cette femme est morte empoisonnée!

Le chef de la sûreté jetait un coup d'œil inquiétant autour de lui.

Tout était dans l'ordre le plus absolu, et si deux ou trois sièges avaient été dérangés, il l'avaient été évidemment par la Lorelly, qui avait dû se défendre contre le mal et qui s'était, agonisante, traînée sur le tapis.

Le greffier écrivait, faisait la description des lieux.

Le juge regardait cette femme étendue d'un œil mélancolique et son regard, sur ce corps qui avait été triomphant, devenait de plus en plus attentif : on eut dit qu'il allait voir sortir de la morte même le secret de cette fin terrible.

Le chef de la Sûreté, la tête en avant, faisant comme un limier, le front barré d'une ride qui était la marque de ses réflexions intenses, marchait dans la salon, regardait parfois avec angoisse les pièces, se haussant tout d'un coup d'un geste rapide comme si, dans la minute d'un détail intime, il allait trouver la reconstitution du drame.

Il pensa aussi que peut-être on trouva dans la chambre à coucher; au fond, derrière un rideau soulevé, il entrevit un cabinet de toilette luxueux, et dans la pénombre qui l'enveloppait une baignoire reluisante comme d'un éclat d'argent.

Le chef de la police entra dans la chambre : tout y était en ordre.

Le vaste lit à colonnades n'avait pas été défait : rien là ne trahissait une scène passionnelle qui aurait précédé la mort.

Il entra dans le cabinet de toilette : un verre sur une table de marbre attira tout de suite son regard.

Il s'approcha et le regarda de près.

Il y avait au fond de ce verre comme un dépôt grisâtre.

—Docteur! appela le chef de la Sûreté.

Le médecin vint immédiatement.

—Regardez donc!

Le médecin prit dans sa main le verre désigné.

Il l'approcha tout près de ses yeux, le regarda longtemps, le palpa comme si les flancs du verre allaient faire des confidences à ses doigts interrogateurs.

—On dirait de la strychnine, murmura-t-il.

—En tout cas, il faut garder ce verre et soumettre à l'analyse les quelques gouttes qu'il contient encore, dit le chef de la Sûreté.

Il fit continua son examen attentif.

Dans la chambre de la Lorelly, il remarqua le petit meuble où la courtisane, pendant qu'Hernandès l'attendait dans la pièce voisine, avait pris la boîte contenant le poison.

Il s'en approcha, en ouvrit les tiroirs, procéda à leur inventaire.

Il y avait là des cartes, des lettres, quelques bijoux, des billets de banque, de l'or. Rien n'avait été dérangé. Au premier abord, le vol ne paraissait pas avoir été le mobile du crime,—s'il y avait eu crime.

—Mais voici le poison! s'écria tout à coup le médecin.

Sur la table de toilette, où il avait trouvé, parmi les flacons de toute sorte, la boîte où la Lorelly avait puisé cette poudre blanche qu'elle avait jetée dans le verre.

—Vous êtes sûr? demanda le chef de la Sûreté.

Et il s'empara précipitamment de la boîte.

—Très sûr! répondit le médecin.

Il avait à peine répondu que le chef de la Sûreté s'était penché sur le cadavre de la Lorelly. Il avait relevé le bras droit de la morte et en examinait les doigts avec attention.

—Eh bien! messieurs, dit-il en se relevant, rassurez-vous.... Dieu merci! il ne s'agit pas d'un crime.... Il y a eu simplement suicide.

Et comme le juge, un peu étonné, le regardait :

—Tenez, continua-t-il en lui montrant la boîte qu'il avait déposée avec précaution sur la table de toilette, vous pouvez encore constater l'empreinte de doigts sur la poudre que contient cette boîte.

—Parfaitement, fit le juge.

—Eh bien! avec doigts de cette femme.... Ici, regardez.... entre le pouce et l'index.... Il y a une marque blanchâtre.... Ce sont évidemment ces doigts qui ont pris le poison dans la boîte et l'ont conservé dans la tasse....

Le juge, à son tour, était près du cadavre, dont il relevait le bras droit, comme l'avait fait tout à l'heure le chef de la Sûreté.

—Vous avez raison, dit il.

—Maintenant, reprit le chef de la Sûreté, il faut se demander pourquoi cette femme s'est suicidée.

Il fit appeler la femme de chambre et l'interrogea sommairement.

Il apprit d'elle que la Lorelly avait de nombreux amants, qu'elle en recevait quelques-uns à des jours fixés, qu'à d'autres elle donnait des rendez-vous par lettre, que le jour même de sa mort elle avait reçu quelques visites.

—Votre maîtresse s'est suicidée dit le chef de la Sûreté : pouvez-vous nous renseigner sur les motifs qui l'ont poussée à cet acte de désespoir?

—Suicidée! s'écria la femme de chambre.... Oh! quel malheur, vraiment! Une si bonne dame!

—Quelles étaient ses habitudes, le soir?

—Son vent Madame sortait.... Quand elle rentrait, s'est qu'elle attendait une visite..... Ces soirs-là, Madame me prévenait, afin que j'avertisse le cocher qu'il n'avait pas à attendre.....

—Vous appelait-elle pour lui donner vos soins?

—Pas toujours.... Alors, quand mon service était terminé, je montais dans ma chambre.... C'est ce que j'ai fait hier.....

—Cela explique, dit le chef de la Sûreté en se tournant vers le juge d'instruction, que les cris de la Lorelly n'aient pas été entendus, car tout indique que, pendant que cette malheureuse se traînait sur le parquet, en proie aux terribles souffrances que le poison lui causait, elle a dû pousser des appels désespérés. Hier, il n'y a que lorsque M. de Saimine était là, rapprochant de la morte, que je restais, parce qu'il soupçonnait vent avec Madame.

—Monsieur de Saimine? demanda le chef de la Sûreté.....

—Oui..... celui qui vivait avec Madame.....

—Ah!..... Et où est il, ce M. de Saimine?

—Monsieur n'est pas rentré depuis plusieurs jours.....

Le chef de la Sûreté réfléchit un instant.

—Supposez-vous que son absence ait été pour quelque chose dans le suicide de votre maîtresse?

—Je l'ignore, monsieur.... Oh! il y avait souvent des scènes entre eux.... Je puis bien dire cela, n'est-ce pas?.... Madame se plaignait de Monsieur, qui lui demandait souvent de l'argent, et alors il y avait des discussions terribles....

Le chef de la Sûreté se tourna vers le juge :

—Nous voilà fixés sur ce M. de Saimine : c'était l'amant de cœur de la Lorelly.

Le juge était habitué aux hontes de l'existence parisienne, mais il ne put maîtriser un geste de mépris.

—Votre maîtresse était elle riche? demanda le chef de la Sûreté à la femme de chambre.

—Oh! monsieur, est-ce qu'on peut jamais savoir?.... Madame donnait parfois de grandes fêtes, et d'autres fois elle était très gênée..... Et puis, M. de Saimine menait une telle existence!....

—Vous ignorez s'il est revenu hier?

—Mon Dieu! si a pu rentrer dans la nuit.... Il avait sa clef..... En tous cas, il n'était plus là ce matin, quand j'ai trouvé Madame étendue par terre, morte.....

—Depuis combien de temps ne l'avez-vous pas revu?

—Environ huit jours.

—Avait il eu une querelle avec votre maîtresse?

—Je ne me souviens plus.... Mais je vous le répète, les scènes étaient très fréquentes.... Et souvent Madame pleurait, ou bien, dans un accès de fureur, je l'entendais dire à Monsieur que l'existence qu'elle menait était intolérable, qu'elle en avait assez, qu'elle préférait la mort.....

—Vous êtes sûre d'avoir entendu la Lorelly s'exprimer ainsi?

—Oh! plus d'une fois, monsieur.... Je vous le jure bien!.... Mais Monsieur la dominait.... Elle paraissait avoir peur de lui.... Oh bien elle l'aimait.... Tout ce que je sais, c'est qu'il la tenait bien, car elle finissait toujours par céder.....

—N'avez-vous rien remarqué dans l'existence de votre maîtresse, ces jours-ci, qui vous ait surpris?

—Si.... Maintenant, je me rappelle.... Depuis quelque jours, Madame paraissait nerveuse, inquiète, agitée.... Elle m'a même parlé à ce sujet.... Madame semblait avoir éprouvé une vive contrariété.....

—C'est bien.... Vous pouvez vous retirer.... Je vous questionnerai de nouveau si cela est nécessaire.

Tout cet interrogatoire—sommairement mené, brutalement même—avait été d'une banalité absolue.... Le chef de la Sûreté respirait : il avait craint de se trouver en présence d'un crime mystérieux dont il serait difficile, sinon impossible, de trouver l'auteur. Et il n'y avait qu'un suicide,—le suicide d'une femme mondaine que son amant de cœur avait quittée et qui, sans doute, n'avait pu survivre à cet abandon.

Car ces filles galantes sont aimées, la plupart du temps. A force de les voir se donner aux uns et aux autres, on les croit incapables d'éprouver une passion. Mais, souvent, elles choisissent un homme qui les exploite, qui vit d'elles, qui les brutalise, et qu'elles aiment avec furie, jalousement, jusqu'à la mort même.

Après l'interrogatoire de la femme de chambre, le juge d'instruction et le chef de la Sûreté se concertèrent un instant.

Le médecin avait constaté le suicide et rédigé un rapport sommaire; puis, il s'était retiré.

Une dernière fois, le chef de la Sûreté parcourut l'appartement : il s'assura de nouveau qu'il n'y avait trace de désordre nulle part.

—Ce qu'il faut maintenant, dit il, c'est retrouver ce M. de Saimine..... Il y a eu suicide, c'est bien..... Mais je suis curieux de savoir nettement pourquoi cette femme s'est tuée.... D'autant plus qu'il est bien étrange qu'elle n'ait pas laissé un mot, une lettre, un billet pour annoncer sa résolution d'en finir avec la vie.

Dans ces dernières paroles, l'esprit inquiet du chef de la Sûreté se révélait : malgré lui, il était porté à trouver que bien que le suicide fut évident, qu'il fut nettement établi, il y avait dans cette mort volontaire de la Lorelly quelque chose de mystérieux qu'il importait de découvrir.

Le commissaire de police apposa les scellés sur toutes les armoires.

—Je vais m'empresser de faire rechercher M. de Saimine, lui dit le chef de la Sûreté..... Pour votre part, prenez les mesures nécessaires pour les obsèques de la Lorelly..... Cette fille devait avoir de la famille : il faut l'informer de sa mort.... Ensuite, vous ferez une enquête sur la Lorelly, sur son passé, sur son existence, et dès que cette enquête sera close, vous m'en apporterez le résultat.

Déjà les journaux du soir avaient consacré plusieurs colonnes à ce qu'ils appelaient "*l'affaire de la rue de Prony*", et ils donnaient sur la Lorelly et sur mort des détails circonstanciés. Jusque-là on croyait à un crime, et c'était un drame parisien vraiment passionnant. La Lorelly était une célébrité du monde de la galanterie, elle avait tenu longtemps, comme on disait, le sceptre de la beauté et de l'élégance, et on pouvait bien lui consacrer de longs articles.

Les journaux du soir n'y avaient pas manqué.

Depuis quelque temps, dans Paris, les assassinats de filles étaient fréquents, et la police n'avait pu saisir un seul criminel.

Pour des femmes qui mènent à toute heure de la nuit des individus chez elles, l'impuissance de la Justice s'expliquait : mais la Lorelly ne logeait pas en garni, elle n'était pas une de celles qui passent d'hôtels meublés en hôtels meublés; elle avait maison, domestiques, le premier venu n'entrait pas chez elle.

Il est donc certain, disaient les journaux, que la police ne peut manquer, cette fois, de s'emparer de l'assassin, car elle pourra savoir quelles personnes vivaient dans l'intimité de la Lorelly, et entre ces personnes, celle sur laquelle doivent s'arrêter les soupçons.

Mais, le lendemain, quand, à la Préfecture de police, on eût fait dire qu'il n'y avait pas eu crime, qu'il ne s'agissait que d'un simple suicide, les journaux réduisirent l'*Affaire de la rue de Prony* à ses justes proportions.

Comment! ce n'était pas un assassinat! Mais, alors, la mort de la Lorelly n'avait plus aucun intérêt pour le public! Elle n'était pas la première femme galante qui se fît suicider,—et elle ne serait pas la dernière, sans doute!

"L'Âge était venu, disait-on dans un journal mondain, et avec lui la perspective d'une vie misérable. La Lorelly appartenait à cette race de courtisanes qui croient que la jeunesse ne finit pas, qui croient à l'éternité de la beauté, et qui dépensent sans compter. Puis, quand les premières rides apparaissent, que leurs amis s'éloignent, qu'elles savent qu'il l'heure vient où les jeunes qui les attend, elles sont prises d'épouvante.

"C'est l'histoire d'Anna Deslions, misérablement morte à Nice; c'est l'histoire d'Alice Daverdier, qui avait fait, courir tout Paris et dont trois personnes à peine ont suivi le cercueil au cimetière : c'est encore celle de bien d'autres!

"La Lorelly a préféré en finir tout de suite. Quand elle a compris qu'elle ne pouvait plus rien contre les ravages du temps, que des beautés nouvelles finissaient par la vaincre, elle s'est dit qu'il valait mieux pour elle disparaître pendant que sa célébrité n'était point encore éteinte et avant l'abandon, l'oubli, le dédain. Voilà le secret de son suicide."

Et tout fut dit. Les événements vont vite dans la vie parisienne. Le lendemain, il n'était plus question de la Lorelly.

Mais le chef de la Sûreté demeurait surpris de l'absence de M. de Saimine. Il n'était pas coupable : pourquoi donc ne reparaissait-il pas? Il avait lu, certes, dans les journaux, la nouvelle de la mort de sa maîtresse : or, les agentes en bourgeois placées aux abords de l'hôtel de la Lorelly ne l'avaient point vu revenir.

Décidément, cela était au moins étrange.

Mais le mystère de l'absence de M. de Saimine ne tarda pas à être expliqué.

La mère Vatin, à la suite de l'horrible drame dont sa maison de Fontenay-aux-Roses avait été le théâtre, avait pensé qu'elle ne devait pas rester plus longtemps à la Préfecture de police pour aller lui en donner les détails — vraie ou faux; le révéler tout de suite, c'était presque prouver qu'on y était resté étranger.

Quand la vieille femme apprit la mort de la Lorelly, elle n'hésita plus.

A coup sûr, il y avait une corrélation entre la mort de la Lorelly et la fin terrible de Campagnol.

La mère Vatin essaya de deviner ce qui avait pu se passer, mais elle ne comprenait pas assez la vie intime de la courtisane pour découvrir le motif de son suicide.

Puis, qu'importait, après tout? La mort seule de M. de Saimine l'occupait. Elle lui avait dit, dès les deux hommes qui avaient tué l'amant de la Lorelly, le seul témoin. Bien entendu, elle se garderait avec soin de révéler la part qu'elle avait prise dans cette sinistre aventure; mais, alors, que dire?

Elle s'était pas femme, pourtant, à ne pas savoir tirer son épingle du jeu; du moment où elle n'avait pas été prise sur le fait, du moment surtout où M de Saimine ne pouvait plus la désigner comme sa complice, elle reprenait sa tranquillité.

C'est donc d'un air très rassuré qu'elle arriva au bureau de la Sûreté et demanda à parler au chef.

—Ah! fit celui-ci, qui avait reçu souvent des rapports contre la vieille femme, c'est cette coquine!.... Faites la entrer.

La Vatin fut introduite, et, obséquieuse, pliée en deux, douceureuse et hypocrite, elle s'approcha du bureau devant lequel le chef de la Sûreté était assis.

—Qu'est ce qui vous amène? demanda ce dernier..... Vous savez qu'on n'est sur vous, et qu'à la moindre plainte je vous fais arrêter..... Est-ce qu'il y a encore quelque saleté nouvelle?

—Oh! monsieur, dit la Vatin, il ne s'agit pas de moi, mais de ce pauvre M. de Saimine.....

—De Saimine! s'écria le chef de la Sûreté en se redressant.... eh bien! qu'est-ce qu'il est devenu?

—Il est mort, monsieur.

—Mort!.... Lui aussi!

—Oui, monsieur.... Je lui avais loué une petite maison que je possède sur la route de Fontenay-aux Roses..... et j'imagine que c'était pour y faire la fête..... Ah! ce M. de Saimine, quel vivant c'était, si vous saviez....

—Une jolie canaille surtout! murmura le chef de la Sûreté.

—Il avait ob'altérer bien des haines. Toujours est il qu'un matin en rentrant ma tâ à Fontenay aux Roses, pour visiter la maison, je l'ai trouvé mort dans la chambre à coucher..... Mort assassiné, bien sûr, car toute sa figure était dans un état horrible, meurtrie, défoncée, sanglante.....

—Comment! de Saimine aurait été tué? Oh! oh! voilà qu'complique ou qui ex plique le suicide de la Lorelly!.... Qu'est ce qu'il peut bien y avoir là-dessous?

Le chef de la Sûreté regardait la Vatin d'un œil perçant.

—Vous disiez que de Saimine devait avoir des ennemis : lui en connaissez-vous?

—Non, mais je savais la vie qu'il menait. Il ne reculait devant rien quand le désir d'une femme le prenait..... Qui sait si quelqu'un—amant, père ou frère—n'a s'est pas vengé de lui? qui sait s'il ne s'est pas pris lui même au piège qu'il voulait tendre à une malheureuse?

—Puisque vous savez de quel cet homme était capable, pourquoi donc lui avez vous loué cette maison isolée, où il pouvait attirer ses victimes et abuser d'elles sans que leurs cris fussent entendus?

La Vatin se pinça les lèvres : elle ne s'attendait pas à cette question.

—Eh! monsieur, dit elle, il faut bien qu'on vive!.... J'ai une maison : je la loue..... Est-ce ma faute à moi, si M. de Saimine était un gueux et s'il a reçu le châtiment de ses infâmies?

Le chef de la Sûreté haussa les épaules.

—Allons! fit-il d'un ton de mépris, ne vous moquez pas de moi! On sait qu'on vous êtes et ce que vous valez. Qui me dit que vous n'étiez pas la complice de ce misérable individu, que vous ne rabattiez pas pour lui le gibier amoureux dont il vivait?

—Oh! peut-on dire! s'écria la Vatin en levant les yeux au ciel..... Je vous jure, monsieur, que je redoutais M. de Saimine, que, pour rien au monde, je n'aurais voulu le servir.... D'ailleurs, tout vous le prouvera.

La vieille coquine payait d'audace.

—En voilà assez! fit le chef de la Sûreté..... On va se rendre à votre maison de Fontenay..... Vous allez y conduire mes agents.

C'est l'inspecteur Paume qui fut chargé d'accompagner la Vatin, accompagné de deux de ses hommes. Ils partirent dans une voiture, qui, après une longue course, s'arrêta devant la porte où Hernandès, frémissant, était venu frapper.

La porte était fermée : les agents en firent sauter la serrure.

Dès le vestibule, ils s'arrêtèrent : une odeur malsaine emplissait la maison.

Tous les volets étaient fermés : il fallait nuit dans cette demeure déserte.

Paume ouvrit les fenêtres et la clarté pénétra partout.

Une partie était ouverte : c'était celle de la chambre où Campagnol avait entraîné Colibri.

L'inspecteur de la Sûreté s'approcha, et d'une voix traînante, de sa voix au timbre sonore, il dit, en apostrophant le cadavre déjà décomposé de Campagnol :

—Tiens! le voilà!

Il n'était rien ému le plus ému.

La chambre était saccagée, le lit défait; tout indiquait la lutte suprême qui s'était livrée là.

Et comme le corps de la Lorelly gisait sur le tapis de son salon, le corps de Campagnol était là, renversé, horrible, les membres tordus, les yeux ouverts dans une contraction si agonie atroce, avec des morsures sur la figure, comme s'il avait été dévoré par un molosse furieux.

—Eh bien! en voilà un qui peut se flatter d'avoir été bien arrangé! dit l'un des agents.

Que s'était il passé? Quel drame épouvantable avait-il eu lieu en cet endroit? Le saurait-on jamais?

Les journaux du soir avaient consacré plusieurs colonnes à ce qu'ils appelaient "*l'Affaire de la rue de Prony*", et ils donnaient sur la Lorelly et sa mort des détails circonstanciés. Jusque-là on croyait à un crime, et c'était un drame parisien vraiment passionnant. La Lorelly était une célébrité du monde de la galanterie, elle avait tenu longtemps, comme on disait, le sceptre de la beauté et de l'élégance, et on pouvait bien lui consacrer de longs articles.

Les journaux du soir n'y avaient pas manqué.

Depuis quelque temps, dans Paris, les assassinats de filles étaient fréquents, et la police n'avait pu saisir un seul criminel.

Pour des femmes qui mènent à toute heure de la nuit des individus chez elles, l'impuissance de la Justice s'expliquait : mais la Lorelly ne logeait pas en garni, elle n'était pas une de celles qui passent d'hôtels meublés en hôtels meublés; elle avait maison, domestiques, le premier venu n'entrait pas chez elle.

Il est donc certain, disaient les journaux, que la police ne peut manquer, cette fois, de s'emparer de l'assassin, car elle pourra savoir quelles personnes vivaient dans l'intimité de la Lorelly, et entre ces personnes, celle sur laquelle doivent s'arrêter les soupçons.

Mais, le lendemain, quand, à la Préfecture de police, on eût fait dire qu'il n'y avait pas eu crime, qu'il ne s'agissait que d'un simple suicide, les journaux réduisirent l'*Affaire de la rue de Prony* à ses justes proportions.

Comment! ce n'était pas un assassinat! Mais, alors, la mort de la Lorelly n'avait plus aucun intérêt pour le public! Elle n'était pas la première femme galante qui se fît suicider,—et elle ne serait pas la dernière, sans doute!

"L'Âge était venu, disait-on dans un journal mondain, et avec lui la perspective d'une vie misérable. La Lorelly appartenait à cette race de courtisanes qui croient que la jeunesse ne finit pas, qui croient à l'éternité de la beauté, et qui dépensent sans compter. Puis, quand les premières rides apparaissent, que leurs amis s'éloignent, qu'elles savent qu'il l'heure vient où les jeunes qui les attend, elles sont prises d'épouvante.

"C'est l'histoire d'Anna Deslions, misérablement morte à Nice; c'est l'histoire d'Alice Daverdier, qui avait fait courir tout Paris et dont trois personnes à peine ont suivi le cercueil au cimetière : c'est encore celle de bien d'autres!

"La Lorelly a préféré en finir tout de suite. Quand elle a compris qu'elle ne pouvait plus rien contre les ravages du temps, que des beautés nouvelles finissaient par la vaincre, elle s'est dit qu'il valait mieux pour elle disparaître pendant que sa célébrité n'était point encore éteinte et avant l'abandon, l'oubli, le dédain. Voilà le secret de son suicide."

Et tout fut dit. Les événements vont vite dans la vie parisienne. Le lendemain, il n'était plus question de la Lorelly.

Mais le chef de la Sûreté demeurait surpris de l'absence de M. de Saimine. Il n'était pas coupable : pourquoi donc ne reparaissait-il pas? Il avait lu, certes, dans les journaux, la nouvelle de la mort de sa maîtresse : or, les agentes en bourgeois placées aux abords de l'hôtel de la Lorelly ne l'avaient point vu revenir.

Décidément, cela était au moins étrange.

Mais le mystère de l'absence de M. de Saimine ne tarda pas à être expliqué.

La mère Vatin, à la suite de l'horrible drame dont sa maison de Fontenay-aux-Roses avait été le théâtre, avait pensé qu'elle ne devait pas rester plus longtemps à la Préfecture de police pour aller lui en donner les détails — vraie ou faux; le révéler tout de suite, c'était presque prouver qu'on y était resté étranger.

Quand la vieille femme apprit la mort de la Lorelly, elle n'hésita plus.

A coup sûr, il y avait une corrélation entre la mort de la Lorelly et la fin terrible de Campagnol.

La mère Vatin essaya de deviner ce qui avait pu se passer, mais elle ne comprenait pas assez la vie intime de la courtisane pour découvrir le motif de son suicide.

Puis, qu'importait, après tout? La mort seule de M. de Saimine l'occupait. Elle lui avait dit, dès les deux hommes qui avaient tué l'amant de la Lorelly, le seul témoin. Bien entendu, elle se garderait avec soin de révéler la part qu'elle avait prise dans cette sinistre aventure; mais, alors, que dire?

Elle s'était pas femme, pourtant, à ne pas savoir tirer son épingle du jeu; du moment où elle n'avait pas été prise sur le fait, du moment surtout où M de Saimine ne pouvait plus la désigner comme sa complice, elle reprenait sa tranquillité.

C'est donc d'un air très rassuré qu'elle arriva au bureau de la Sûreté et demanda à parler au chef.

—Ah! fit celui-ci, qui avait reçu souvent des rapports contre la vieille femme, c'est cette coquine!.... Faites la entrer.

La Vatin fut introduite, et, obséquieuse, pliée en deux, douceureuse et hypocrite, elle s'approcha du bureau devant lequel le chef de la Sûreté était assis.

—Qu'est ce qui vous amène? demanda ce dernier..... Vous savez qu'on n'est sur vous, et qu'à la moindre plainte je vous fais arrêter..... Est-ce qu'il y a encore quelque saleté nouvelle?

—Oh! monsieur, dit la Vatin, il ne s'agit pas de moi, mais de ce pauvre M. de Saimine.....

—De Saimine! s'écria le chef de la Sûreté en se redressant.... eh bien! qu'est-ce qu'il est devenu?

—Il est mort, monsieur.

—Mort!.... Lui aussi!

—Oui, monsieur.... Je lui avais loué une petite maison que je possède sur la route de Fontenay-aux Roses..... et j'imagine que c'était pour y faire la fête..... Ah! ce M. de Saimine, quel vivant c'était, si vous saviez....

—Une jolie canaille surtout! murmura le chef de la Sûreté.

—Il avait ob'altérer bien des haines. Toujours est il qu'un matin en rentrant ma tâ à Fontenay aux Roses, pour visiter la maison, je l'ai trouvé mort dans la chambre à coucher..... Mort assassiné, bien sûr, car toute sa figure était dans un état horrible, meurtrie, défoncée, sanglante.....

—Comment! de Saimine aurait été tué? Oh! oh! voilà qu'complique ou qui ex plique le suicide de la Lorelly!.... Qu'est ce qu'il peut bien y avoir là-dessous?

Le chef de la Sûreté regardait la Vatin d'un œil perçant.

—Vous disiez que de Saimine devait avoir des ennemis : lui en connaissez-vous?

—Non, mais je savais la vie qu'il menait. Il ne reculait devant rien quand le désir d'une femme le prenait..... Qui sait si quelqu'un—amant, père ou frère—n'a s'est pas vengé de lui? qui sait s'il ne s'est pas pris lui même au piège qu'il voulait tendre à une malheureuse?

—Puisque vous savez de quel cet homme était capable, pourquoi donc lui avez vous loué cette maison isolée, où il pouvait attirer ses victimes et abuser d'elles sans que leurs cris fussent entendus?

La Vatin se pinça les lèvres : elle ne s'attendait pas à cette question.

—Eh! monsieur, dit elle, il faut bien qu'on vive!.... J'ai une maison : je la loue..... Est-ce ma faute à moi, si M. de Saimine était un gueux et s'il a reçu le châtiment de ses infâmies?

Le chef de la Sûreté haussa les épaules.

—Allons! fit-il d'un ton de mépris, ne vous moquez pas de moi! On sait qu'on vous êtes et ce que vous valez. Qui me dit que vous n'étiez pas la complice de ce misérable individu, que vous ne rabattiez pas pour lui le gibier amoureux dont il vivait?

—Oh! peut-on dire! s'écria la Vatin en levant les yeux au ciel..... Je vous jure, monsieur, que je redoutais M. de Saimine, que, pour rien au monde, je n'aurais voulu le servir.... D'ailleurs, tout vous le prouvera.

La vieille coquine payait d'audace.

—En voilà assez! fit le chef de la Sûreté..... On va se rendre à votre maison de Fontenay..... Vous allez y conduire mes agents.

C'est l'inspecteur Paume qui fut chargé d'accompagner la Vatin, accompagné de deux de ses hommes. Ils partirent dans une voiture, qui, après une longue course, s'arrêta devant la porte où Hernandès, frémissant, était venu frapper.

La porte était fermée : les agents en firent sauter la serrure.

Dès le vestibule, ils s'arrêtèrent : une odeur malsaine emplissait la maison.

Tous les volets étaient fermés : il fallait nuit dans cette demeure déserte.

Paume ouvrit les fenêtres et la clarté pénétra partout.

Une partie était ouverte : c'était celle de la chambre où Campagnol avait entraîné Colibri.

L'inspecteur de la Sûreté s'approcha, et d'une voix traînante, de sa voix au timbre sonore, il dit, en apostrophant le cadavre déjà décomposé de Campagnol :

—Tiens! le voilà!

Il n'était rien ému le plus ému.

La chambre était saccagée, le lit défait; tout indiquait la lutte suprême qui s'était livrée là.

Et comme le corps de la Lorelly gisait sur le tapis de son salon, le corps de Campagnol était là, renversé, horrible, les membres tordus, les yeux ouverts dans une contraction si agonie atroce, avec des morsures sur la figure, comme s'il avait été dévoré par un molosse furieux.

—Eh bien! en voilà un qui peut se flatter d'avoir été bien arrangé! dit l'un des agents.

Que s'était il passé? Quel drame épouvantable avait-il eu lieu en cet endroit? Le saurait-on jamais?

Les journaux du soir avaient consacré plusieurs colonnes à ce qu'ils appelaient "*l'Affaire de la rue de Prony*", et ils donnaient sur la Lorelly et sa mort des détails circonstanciés. Jusque-là on croyait à un crime, et c'était un drame parisien vraiment passionnant. La Lorelly était une célébrité du monde de la galanterie, elle avait tenu longtemps, comme on disait, le sceptre de la beauté et de l'élégance, et on pouvait bien lui consacrer de longs articles.

Les journaux du soir n'y avaient pas manqué.

Depuis quelque temps, dans Paris, les assassinats de filles étaient fréquents, et la police n'avait pu saisir un seul criminel.

Pour des femmes qui mènent à toute heure de la nuit des individus chez elles, l'impuissance de la Justice s'expliquait : mais la Lorelly ne logeait pas en garni, elle n'était pas une de celles qui passent d'hôtels meublés en hôtels meublés; elle avait maison, domestiques, le premier venu n'entrait pas chez elle.

Il est donc certain, disaient les journaux, que la police ne peut manquer, cette fois, de s'emparer de l'assassin, car elle pourra savoir quelles personnes vivaient dans l'intimité de la Lorelly, et entre ces personnes, celle sur laquelle doivent s'arrêter les soupçons.

Mais, le lendemain, quand, à la Préfecture de police, on eût fait dire qu'il n'y avait pas eu crime, qu'il ne s'agissait que d'un simple suicide, les journaux réduisirent l'*Affaire de la rue de Prony* à ses justes proportions.

Comment! ce n'était pas un assassinat! Mais, alors, la mort de la Lorelly n'avait plus aucun intérêt pour le public! Elle n'était pas la première femme galante qui se fît suicider,—et elle ne serait pas la dernière, sans doute!

"L'Âge était venu, disait-on dans un journal mondain, et avec lui la perspective d'une vie misérable. La Lorelly appartenait à cette race de courtisanes qui croient que la jeunesse ne finit pas, qui croient à l'éternité de la beauté, et qui dépensent sans compter. Puis, quand les premières rides apparaissent, que leurs amis s'éloignent, qu'elles savent qu'il l'heure vient où les jeunes qui les attend, elles sont prises d'épouvante.

"C'est l'histoire d'Anna Deslions, misérablement morte à Nice; c'est l'histoire d'Alice Daverdier, qui avait fait courir tout Paris et dont trois personnes à peine ont suivi le cercueil au cimetière : c'est encore celle de bien d'autres!

"La Lorelly a préféré en finir tout de suite. Quand elle a compris qu'elle ne pouvait plus rien contre les ravages du temps, que des beautés nouvelles finissaient par la vaincre, elle s'est dit qu'il valait mieux pour elle disparaître pendant que sa célébrité n'était point encore éteinte et avant l'abandon, l'oubli, le dédain. Voilà le secret de son suicide."

Et tout fut dit. Les événements vont vite dans la vie parisienne. Le lendemain, il n'était plus question de la Lorelly.

Mais le chef de la Sûreté demeurait surpris de l'absence de M. de Saimine. Il n'était pas coupable : pourquoi donc ne reparaissait-il pas? Il avait lu, certes, dans les journaux, la nouvelle de la mort de sa maîtresse : or, les agentes en bourgeois placées aux abords de l'hôtel de la Lorelly ne l'avaient point vu revenir.

Décidément, cela était au moins étrange.

Mais le mystère de l'absence de M. de Saimine ne tarda pas à être expliqué.

La mère Vatin, à la suite de l'horrible drame dont sa maison de Fontenay-aux-Roses avait été le théâtre, avait pensé qu'elle ne devait pas rester plus longtemps à la Préfecture de police pour aller lui en donner les détails — vraie ou faux; le révéler tout de suite, c'était presque prouver qu'on y était resté étranger.

Quand la vieille femme apprit la mort de la Lorelly, elle n'hésita plus.

A coup sûr, il y avait une corrélation entre la mort de la Lorelly et la fin terrible de Campagnol.

La mère Vatin essaya de deviner ce qui avait pu se passer, mais elle ne comprenait pas assez la vie intime de la courtisane pour découvrir le motif de son suicide.

Puis, qu'importait, après tout? La mort seule de M. de Saimine l'occupait. Elle lui avait dit, dès les deux hommes qui avaient tué l'amant de la Lorelly, le seul témoin. Bien entendu, elle se garderait avec soin de révéler la part qu'elle